

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 15 (1882)

Artikel: Darwin et la théologie
Autor: DuBois, H.-F.-E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379300>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DARWIN ET LA THÉOLOGIE¹

L'importance et l'intérêt du sujet n'ont pas besoin d'être démontrés. Assurément nous ne nous en dissimulons point les difficultés. Tout d'abord, il est difficile en lui-même et il faudrait, pour le traiter en détail et à fond, des connaissances spéciales auxquelles nous ne saurions prétendre. Puis, il est de ceux qui, à tort ou à raison, passionnent les esprits. On ne peut guère y toucher sans être, suivant le parti qu'on prend, raillé par les uns, anathématisé par les autres. « Le darwinisme, » dit un auteur allemand qui a écrit un gros livre et plusieurs petits contre Darwin, M. le professeur Dr Wigand, « est un mensonge infernal, une école d'incrédulité et d'immoralité². » « La plupart des écrits publiés contre Darwin, riposte Huxley, ne valent pas le papier sur lequel ils sont imprimés³. » Et M. Haeckel ajoute que « pour apprécier le degré intellectuel de l'homme, il n'est pas de meilleur étalon que l'aptitude à adopter la théorie darwinienne⁴, » et que c'est grâce à elle « que les hommes sortent enfin de l'état de barbarie où ils étaient plongés⁵. » Encore a-t-on la chance, quand on épouse les enthousiasmes de ceux-ci ou les colères de ceux-là, d'avoir au moins quelqu'un pour soi. Mais si l'on

¹ Conférence prononcée à Neuchâtel dans l'aula de l'académie, le 28 février 1882.

² Dr Alb. Wigand, *der Darwinismus, ein Zeichen der Zeit*, dans les *Zeitfragen des christlichen Volkslebens*, pag. 102, 104, 122, 107.

³ Dr Haeckel, *Histoire de la création naturelle*, traduction Letourneau pag. 631.

⁴ Ibid., pag. 617.

⁵ Ibid., pag. 649.

veut discuter la question sans parti pris, on court le risque d'être attaqué par tout le monde.

Ce risque, cependant, il faut savoir le courir, croyons-nous, car la question vaut la peine d'être examinée et un examen n'est sérieux qu'à la condition d'être impartial. Il vaut la peine tout au moins de chercher à nous orienter au milieu des problèmes que cette question soulève. Hâtons-nous de l'ajouter, d'ailleurs, nous n'aurons pas tant, dans ce travail, à étudier l'œuvre scientifique de Darwin lui-même que le système de l'évolution, dont il est le représentant le plus connu. Mais, grâce à cette notoriété, l'opinion générale a si bien fini par lui en attribuer la paternité que son nom le désigne mieux que toute autre dénomination.

Il s'agira donc pour nous d'indiquer les traits principaux du système, puis d'en essayer la critique, enfin d'en comparer les résultats avec les données de la théologie chrétienne.

I

La doctrine de l'évolution ou le transformisme est une des nombreuses tentatives que l'esprit humain a faites pour expliquer la naissance de la vie sur notre globe et des formes diverses qu'elle y revêt ou, si l'on aime mieux, des diverses espèces d'êtres vivants. Elle cherche à fournir cette explication en partant de la supposition que les différentes espèces, — ou ce que nous appelons de ce nom — ne sont que des modifications diverses d'un ou de plusieurs types primitifs qui se sont transformés successivement suivant certaines lois dont la science doit donner la formule. Elle s'oppose ainsi à la théorie généralement répandue, représentée encore dans le domaine des sciences naturelles par Cuvier et Agassiz, pour ne citer que les noms les plus connus, qui voit dans chaque espèce une création spéciale dont les limites sont nettement déterminées et absolument invariables.

Cette doctrine n'est point nouvelle. Le poète latin Lucrèce, qui a mis en vers la philosophie d'Epicure, plus de cinquante ans avant Jésus-Christ, semble l'avoir entrevue. Le naturaliste

français Jean Lamarck, né en 1744, l'a exposée dans sa *Philosophie zoologique*, qui parut pour la première fois en 1809. Etienne Geoffroy Saint-Hilaire l'a soutenue contre Cuvier dans la première moitié de ce siècle. Aujourd'hui elle est représentée par toute une école dans laquelle M. Charles Darwin occupe la première place parce qu'il a, en observateur habile et avec une merveilleuse sagacité, recueilli une multitude de faits à l'appui de sa thèse, et qu'il a formulé plus nettement qu'aucun de ses prédécesseurs les lois suivant lesquelles l'évolution doit avoir lieu.

D'après lui, ces lois se réduisent à trois principes : la *lutte pour l'existence*, en vertu de laquelle les êtres — espèces ou individus — les plus forts et les mieux organisés en vue de la place qu'ils occupent, sont les seuls qui se perpétuent, ce qui explique la disparition de nombreuses formes animales et végétales supplantées par d'autres ; — la *sélection naturelle*, d'après laquelle les caractères les mieux appropriés aux conditions d'existence de chaque être se conservent aux dépens des autres, puis se transmettent et se fixent de manière à modifier l'espèce et à produire enfin des espèces nouvelles : elle accomplit ainsi d'une manière naturelle ce qu'obtient l'éleveur lorsque, par un choix judicieux des sujets, il développe certaines qualités dans les espèces animales ou végétales, et crée des types nouveaux en vue d'un but déterminé ; — enfin la *sélection sexuelle*, d'après laquelle certaines particularités deviennent des caractères spécifiques, parce que les individus qui les possèdent sont plus recherchés des individus de l'autre sexe et deviennent la souche d'une descendance plus nombreuse et plus forte : Ainsi l'homme, suivant M. Darwin, doit probablement sa barbe à un aïeul qui avait acquis cette parure pour plaire aux femmes ¹.

Ces données ont été développées et complétées par un grand nombre de savants. Nous nous bornerons à citer sir Charles Lyell qui a cherché à les étayer par les données de la géologie, M. C. Vogt qui les a appliquées spécialement à la descendance de l'homme, MM. Bleek, Schleicher, Hovelacque qui en ont

¹ *Descendance de l'homme*, trad. Moulinié, II, pag. 391.

tiré parti pour la science du langage, M. Ernest Haeckel qui a cherché à les appuyer d'arguments nouveaux par ses travaux considérables sur les premiers organismes vivants et sur l'embryogénie. Il a dégagé plus clairement que ne l'avait fait Darwin ce qu'il appelle les lois de l'hérédité et de l'adaptation, dont l'une tend à maintenir les caractères acquis, l'autre à les modifier suivant le milieu où vivent les êtres. Il pense de plus avoir découvert une loi fondamentale du développement des organismes, en vertu de laquelle le développement de chaque individu (ontogénèse) reproduit dans ses phases primitives les types divers des transformations par lesquelles l'espèce a passé pour devenir ce qu'elle est (phylogénèse). Notons enfin M. Herbert Spencer qui a fondé sa philosophie entière et spécialement sa philosophie sociale sur les données évolutionnistes.

Aujourd'hui la doctrine évolutionniste se présente d'ordinaire comme un vaste système embrassant à la fois la nature, l'homme et l'histoire. L'origine de la vie est, suivant elle, dans la cellule qui est elle-même le produit des forces physiques et chimiques agissant dans la matière inorganique. A partir de ce point se développe, par un mélange de hasard et de nécessité, suivant les lois que nous avons indiquées, toute la série des êtres du règne végétal et du règne animal jusqu'à l'homme inclusivement. Les facultés de l'homme et l'histoire de l'humanité se développent à leur tour suivant les mêmes lois, qui ouvrent à l'espèce humaine les perspectives d'un progrès illimité.

Ainsi l'origine de la vie s'explique d'une manière naturelle et scientifique sans qu'on doive recourir à l'intervention mystérieuse d'une puissance créatrice. Ainsi s'explique encore, sans l'intervention d'aucun autre agent que les lois physiques, l'infinité variété des espèces et des individus, en même temps que les grands événements de l'histoire et les grands mouvements de la pensée humaine. Il n'est plus besoin de supposer l'existence d'un être supérieur au monde qui l'ait créé et qui préside à ses destinées. Il ne faut pas davantage se demander en vue de quel but les êtres ont vu le jour ou leurs organes sont

ce qu'ils sont, ni rechercher, pour en expliquer l'origine, une intention ou des prévisions qui sans doute n'existent pas. Les choses sont ce qu'elles sont en vertu de l'enchaînement nécessaire des causes et des effets, rien de plus. Dans la nature, tout a une cause nécessaire, rien n'a un but fixé par une intelligence suprême. — La pensée, débarrassée du dualisme importun de la matière et de l'esprit, arrive enfin à l'unité qu'elle poursuit. Tout s'explique désormais par un seul principe, par les lois de la matière qui, partout et toujours les mêmes, régissent l'univers entier, de la cellule où commence à s'agiter la vie jusqu'aux phénomènes les plus compliqués de l'histoire. C'est le monisme ou la doctrine de l'unité, la science de l'avenir !

On serait tenté, à ce point, de chicaner les partisans enthousiastes du système. Le monisme, en effet, pourrait bien être moins nouveau qu'ils ne semblent le croire. Il ressemble singulièrement à l'antique matérialisme que professaient déjà, trois cents ans avant l'ère chrétienne, Epicure et, un siècle et demi avant lui, Démocrite d'Abdère, et on peut se demander si ce n'est pas lui qui revient, sous un nom nouveau et un vêtement moderne. Mais passons. Le nom et la date ne font rien à l'affaire. Il s'agit pour nous d'examiner le système pour lui-même et selon ce qu'il vaut, sans nous préoccuper de son âge.

II

Or, il y a une première remarque à faire. Dans cet ensemble où tout paraît s'enchaîner avec une conséquence logique rigoureuse, l'enchaînement n'est pas aussi rigoureux qu'il en a l'air. Le système se compose, en effet, de trois éléments qu'un peu d'attention permet de reconnaître et qu'il faut distinguer avec soin. Ces trois éléments sont : premièrement, des observations positives ; en second lieu, une hypothèse scientifique ; enfin des thèses philosophiques. Examinons-les successivement.

Il y a d'abord des observations portant sur des faits positifs, indéniables, qui avaient été longtemps méconnus ou mal interprétés. C'est la partie indiscutable du système, celle par

laquelle il a rendu à la science le plus de services et les services les plus précieux. Quand, par exemple, on a fait voir que certaines dispositions particulières, et en quelque manière fortuites, des parents peuvent, en se transmettant à leurs descendants, y devenir, sous l'influence de circonstances favorables, des caractères permanents qui modifient parfois profondément le type primitif de l'espèce, — quand on a montré que le milieu où vivent les êtres agit sur leur organisation et que celle-ci s'accommode par degrés à ces conditions jusqu'à ce qu'elle y réponde, qu'elle est par conséquent beaucoup plus souple et plus variable qu'on ne se le figure d'ordinaire, — quand on a constaté que, dans la multitude des espèces qui vivent à la surface du globe, celles-là seulement subsistent qui sont assez fortement organisées pour résister, au milieu de la lutte que tous les êtres ont à livrer pour l'existence, — quand on a prouvé, par la présence d'organes rudimentaires inutiles, que l'activité créatrice ne suit pas les mêmes procédés que ceux qui nous sont familiers, — on a enrichi le trésor des connaissances humaines de données positives, établies sur des faits, suffisamment contrôlées par l'expérience, dont la science devra toujours tenir compte désormais, sous peine de méconnaître des éléments essentiels de la vérité. Il faut en savoir un gré infini à la persévérance et à la sagacité des observateurs qui les ont fournies.

En second lieu, il y a dans la doctrine évolutionniste, et c'est ce qui en fait l'originalité, une hypothèse grandiose. Cette hypothèse, c'est celle de la transformation des espèces, transformation qui permet de ramener tous les êtres organisés à un très petit nombre de souches ou même à une souche unique. Elle se recommande assurément tout à la fois par sa grandeur et sa simplicité. Elle a le mérite incontestable de chercher à expliquer tous les phénomènes du monde organique par un principe unique, conformément au besoin d'unité qui est dans notre esprit et à la loi d'économie que nous rencontrons partout dans la nature, où les résultats les plus considérables sont en général produits par les moyens les plus simples. Elle rend compte d'un certain nombre de faits dont l'opinion contraire

ne sait que faire, ainsi de l'existence de types évidemment intermédiaires entre diverses classes d'êtres, ainsi de modifications qui, dans une autre supposition, restent inexplicables, ainsi encore de la présence des organes rudimentaires dont nous parlions. Elle a, de plus, l'avantage de pouvoir s'appliquer à certains phénomènes du monde intellectuel comme à ceux du monde physique, à la formation des idiomes, par exemple.

Mais, malgré tous ces mérites, elle n'en est pas moins une hypothèse, c'est-à-dire une supposition qui ne saurait prétendre à l'évidence et à la certitude d'un fait concret et positif. On l'a trop oublié. C'est un essai d'explication, essai original, intéressant, supérieur peut-être à tous ceux qui l'ont précédé, mais cet essai, du moins dans la forme actuelle de la théorie, ne peut être accepté encore comme pleinement satisfaisant. L'hypothèse, en effet, présente des lacunes graves, elle renferme des suppositions qui ne sont pas justifiées par les faits, elle pêche parfois contre les règles de la logique.

J'ai parlé de lacunes. Ainsi elle n'explique pas pourquoi aujourd'hui nous ne voyons plus les espèces se transformer. On ne voit absolument pas pourquoi les mêmes conditions qui, autrefois, doivent avoir produit des espèces nouvelles, ne produisent actuellement que de simples variétés, tout au plus. Les partisans enthousiastes du transformisme se fâchent bien fort quand on leur fait cette objection et ils accusent leurs adversaires d'ignorance ou de parti pris. Mais, en attendant, l'objection subsiste et on n'y a, que je sache, jamais répondu d'une manière satisfaisante. Ainsi encore on n'explique pas pourquoi certaines modifications que la loi d'adaptation devrait produire n'ont pas lieu. On dit bien qu'il faut distinguer l'adaptation divergente et l'adaptation directe, que le développement est tantôt progressif, tantôt récurrent, c'est-à-dire, marchant à reculons. Mais est-ce là une explication ? Je ne le pense pas. Cela me paraît revenir à dire que les choses sont telles parce qu'elles sont telles. On n'explique pas davantage pourquoi les espèces inférieures continuent à coexister, dans une foule de cas, avec les espèces supérieures, au milieu des mêmes con-

ditions qui ont motivé leur transformation en celles-ci. N'y aurait-il pas lieu de poser le dilemme : ou bien les êtres sont modifiés par le milieu où ils vivent, et ces espèces ne devraient plus exister ; ou bien elles existent, et les modifications ont une autre cause que le milieu où elles vivent ?

Voilà pour les lacunes. Il y a plus. L'hypothèse évolutionniste est obligée de recourir dans plusieurs cas à des suppositions qui ne sont rien moins que prouvées.

Par exemple, pour trouver le temps nécessaire aux transformations dont il s'agit, transformations qui s'accomplissent d'une manière graduelle et naturellement fort lente, il faut admettre pour la durée de notre globe un nombre prodigieux d'années. Or, s'il paraît évident que la chronologie usuelle, qui lui attribue cinq à six mille ans d'existence, n'a pas de valeur scientifique, rien ne prouve, d'autre part, qu'il remonte à une si haute antiquité. C'est une simple supposition, qui peut être vraie ou être fausse, et rien de plus. Je sais bien qu'on a cherché à l'appuyer sur certains faits. On a calculé le temps que mettent aujourd'hui à se produire les atterrissements de certains fleuves ou les mouvements de certains continents, et on a appliqué cette mesure aux phénomènes géologiques. Mais, pour que cette méthode donnât des résultats certains, il faudrait commencer par prouver que les conditions dans lesquelles les phénomènes se sont produits autrefois étaient les mêmes que ce qu'elles sont aujourd'hui, ce qu'il est impossible de démontrer.

Autre exemple. Si l'on trouve des types intermédiaires entre certaines classes d'êtres, il s'en faut pourtant beaucoup qu'on les rencontre partout où, d'après le système, ils devraient exister. En l'absence de preuves, on affirme qu'ils ont existé et disparu. D'après M. Haeckel, que je cite¹, les trois classes de vertébrés supérieurs devraient avoir une forme ancestrale commune. On n'en trouve aucune trace. Ces « protamniotes, » comme il les nomme, doivent provenir de sozobranches, — une sorte d'amphibies, — également inconnus. Néanmoins, ajoute-t-il sans hésiter, leur existence est sûrement établie par

¹ *Histoire de la création naturelle*, trad. Letourneau, pag. 582 suiv.

l'anatomie comparée... Or il s'agit, bien entendu, de l'anatomie comparée fondée sur les données évolutionnistes ; c'est donc dire que si la théorie est exacte leur existence est certaine, mais il faudrait d'abord établir leur existence pour prouver la théorie. — S'agit-il des mammifères, même lacune. La forme ancestrale commune de tous les mammifères, dit encore M. Haeckel, est inconnue et depuis longtemps éteinte. J'appelle les animaux de ce type « promammaliens¹. » Puis, après en avoir donné une description théorique : c'est de l'anatomie comparée, dit-il de nouveau, que se tire la preuve *certaine* de leur existence.

S'agit-il de l'homme, enfin. Il est le produit d'une transformation du singe, sans doute. Mais il ne faut pas demander pourquoi aujourd'hui les gorilles ne deviennent pas des hommes. Ce serait faire preuve de la plus profonde ignorance. L'homme, en effet, « ne se trouve pas dans la voie directe du développement du singe. » Il doit avoir eu un ancêtre ou plutôt une série d'ancêtres spéciaux. Ce fut d'abord, d'après M. Darwin, un mammifère velu, pourvu d'une queue et d'oreilles pointues, vivant probablement sur les arbres et habitant l'ancien monde². Ce furent ensuite, d'après M. Haeckel, des « anthropoïdes disparus, » appartenant à la période miocène. L'anatomie comparée des anthropoïdes connus et de l'homme prouve leur existence, ... en supposant toujours démontrée la théorie que leur existence devrait justifier. Puis, au-dessus des « anthropoïdes disparus, » manque encore un chaînon. Il n'y en a aucun reste et aucun vestige. N'importe, M. Haeckel le nomme et le décrit³. C'est le *Pithecanthropus alalus*, l'homme-singe muet. « Cet homme-singe vivait vraisemblablement vers la fin de l'âge tertiaire. Il provint des anthropoïdes par une parfaite accoutumance à la station verticale et par une plus complète différenciation des deux paires d'extrémités... Quoique ces hommes-singes fussent... par le développement de leurs facultés intellectuelles, plus voisins de l'homme véritable

¹ *Histoire de la création naturelle*, trad. Letourneau, pag. 583.

² *Descendance de l'homme*, trad. Moulinié, II, pag. 410.

³ *Histoire de la création naturelle*, trad. Letourneau, pag. 585, 586.

que tous les anthropoïdes, il leur manquait cependant le signe vraiment caractéristique de l'homme, le langage articulé, avec le développement de l'intelligence et de la conscience du moi, qui en est inséparable. » Vous jureriez qu'il les a vus. Point du tout. « L'existence d'hommes primitifs dépourvus de la parole — je poursuis la citation — est un fait dont tout esprit sérieux trouvera la preuve dans la linguistique comparée ! »

Pures suppositions que tout cela, malgré les affirmations contraires, suppositions que les faits confirmeront peut-être... un jour. En attendant cette confirmation, qui pourrait bien se faire désirer longtemps, ces suppositions ne sont pas autre chose que des articles de foi. M. Haeckel le reconnaît naïvement. « Il faut croire inébranlablement, dit-il¹, à la vérité de la doctrine de la descendance. » — On ne saurait avouer plus ingénument qu'on n'est plus, à ce point, sur le terrain de la science, de la science expérimentale et sérieuse.

Je ne parle que pour mémoire d'une autre supposition, celle de la génération spontanée, que tous les darwinistes n'admettent pas, mais qui est pour M. Haeckel une « hypothèse nécessaire, » parce que sans cela « il faudrait avoir recours à une création surnaturelle². » Evidemment ici le philosophe a entraîné le naturaliste hors de son domaine.

En troisième lieu, l'hypothèse que nous étudions, telle du moins qu'elle est exposée dans les ouvrages de ses représentants actuels les plus autorisés, pèche parfois contre les règles de la logique. Nous avons constaté tout à l'heure, me semble-t-il, certains cercles vicieux. Ils ne sont pas les seuls.

Le transformisme part du principe de la descendance pour expliquer les relations souvent étranges qui existent entre les types et les espèces du monde organique. Mais comme, dans une foule de cas tout au moins, cette descendance n'est pas démontrée par l'expérience, il conclut des rapports existants entre les espèces qu'elles descendent les unes des autres. Assurément ce raisonnement manque de rigueur.

¹ *Histoire de la création naturelle*, trad. Letourneau, pag. 631, 632.

² *Ibid.*, pag. 307, 308.

M. Haeckel, et d'autres après lui, insistent beaucoup sur ce qu'ils appellent la loi biogénétique¹, d'après laquelle le développement de l'individu, dans la période embryonnaire, reproduit successivement toutes les transformations que l'espèce a subies pour devenir ce qu'elle est. Mais beaucoup de ces types sont inconnus. Et l'on se fonde sur les transformations de l'individu pour conclure à leur existence. N'est-ce pas affirmer ce qu'il s'agirait de démontrer ?

Je poursuis. Le double fait de la persistance de certains caractères et des transformations qui s'opèrent dans le monde organique doit s'expliquer, dit-on², par deux lois : l'hérédité qui préside au premier, l'adaptation qui rend compte du second. Et celle-ci, ajoute-t-on, a lieu en vertu de la variabilité et de la plasticité — c'est-à-dire de la faculté d'accommodation — des organismes. Mais n'est-ce pas vouloir expliquer la chose par la chose elle-même ? N'est-ce pas dire, après tout, que les organismes varient parce qu'ils sont variables, comme l'opium qui fait dormir « parce qu'il y a en lui une vertu dormitive ? »

Pour expliquer l'origine de la raison, qui distingue l'homme de l'animal, on fait appel à l'aptitude au langage articulé. « Rien n'a dû ennoblir et transformer les facultés et le cerveau de l'homme, écrit M. Haeckel³, autant que l'acquisition du langage. » « C'est la langue qui a créé la raison, » écrivait Geiger en 1869 et M. Oscar Schmidt le répète après lui⁴. Mais qui ne voit que cette aptitude au langage articulé suppose précisément des facultés et un cerveau différents de ceux de l'animal qui ne la possède pas, qui ne voit que la langue serait impossible sans un germe de raison ? Et cette explication ne rappelle-t-elle pas un peu trop la célèbre définition de la fabrication du canon : « On prend un trou, autour duquel on fond de l'acier ? »

Voilà tout autant de cercles — et de cercles vicieux assurés.

¹ *Histoire de la création naturelle*, trad. Letourneau, pag. 438 et suiv.

² Oscar Schmidt, *Descendance et darwinisme*, seconde édition, pag. 148 et suiv.

³ *Histoire de la création naturelle*, pag. 590-592.

⁴ *Descendance et darwinisme*, pag. 271.

ment — bien caractérisés. Puis n'y a-t-il pas, à côté de cela, quelques contradictions? N'y a-t-il pas une sorte de contradiction, tout au moins, entre le principe de l'hérédité et celui de l'adaptation, dont on invoque tantôt l'un, tantôt l'autre, selon qu'on en a besoin? Si les caractères des types tendent à se perpétuer, ne doivent-ils pas être réfractaires à l'accommodation qui les modifie et réciproquement? N'y a-t-il pas une contradiction plus frappante entre l'affirmation si souvent répétée que le monde obéit à la loi du progrès et celle que la naissance des êtres, de leurs organes et de leurs modifications n'a point été voulue en vue d'un but, et n'a lieu qu'en vertu des lois mécaniques? Le progrès, à moins d'être un mot vide de sens, n'est-il pas un mouvement vers un but? Mais nous entrons ici déjà sur le terrain de la philosophie. Or, pour le moment, nous n'avons à considérer qu'une hypothèse de la science naturelle. Je n'insiste donc pas sur ce point, malgré son importance.

Au reste il suffit, me paraît-il, des exemples cités pour montrer que cette hypothèse, si intéressante qu'elle soit, n'a pas le droit de prétendre à une rigueur scientifique absolue, encore moins à une certitude parfaite. Disons : il se peut que les choses se soient passées ainsi. Ajoutez, si vous le voulez, que c'est probable. Dans l'état actuel des connaissances humaines, on ne peut aller plus loin sans abandonner le terrain de la science pour entrer sur celui de la fantaisie.

Il nous reste à signaler un troisième élément que renferme le système évolutionniste, ce sont les thèses philosophiques qu'on y fait entrer d'ordinaire. Ces thèses sont, en particulier, l'affirmation qu'il n'y a rien en dehors de la matière et de ses lois, rien du moins que l'homme puisse connaître et dont il vaille la peine de se préoccuper. Puis, celle qu'il n'existe aucun esprit créateur distinct du monde, celle que rien dans la nature n'est fait en vue d'un but et qu'il ne faut jamais demander pourquoi les êtres sont là, mais seulement comment ils sont nés.

Ce sont les doctrines fondamentales de ce qu'on est convenu d'appeler le matérialisme. Mais ces thèses, contestables

en elles-mêmes, ne sont point en rapport nécessaire avec la doctrine de l'évolution. Elles constituent, par rapport à celle-ci, un hors-d'œuvre, qu'on y a ajouté en vertu d'un malentendu ou de préoccupations étrangères à la science. En effet, de ce que l'expérience sensible porte sur la matière et sur les lois qui président à ses mouvements, et qu'elle ne peut aller au delà, il ne résulte point que la matière seule existe. Autant vaudrait dire, par exemple, que parce que l'œil ne perçoit que des couleurs et non pas des sons, il n'y a que des couleurs et que les sons n'existent pas.

Puis, à supposer que l'expérience arrive à constater, ce qui n'est encore, nous venons de le voir, qu'une hypothèse, que les espèces sont nées les unes des autres et même que la vie doit son origine à une certaine combinaison des forces inorganiques, cela n'implique nullement la négation d'un esprit créateur. Car prétendre qu'on trouve dans la matière la raison suffisante de l'esprit, dans l'être inconscient celle de l'être conscient de soi-même, dans l'animal celle de l'homme, et que cela dispense de toute autre recherche, c'est s'insurger contre la logique. C'est vouloir expliquer le connu par l'inconnu. Nous avons quelque idée de ce qu'est l'esprit, nous ne savons pas et peut-être nous ne saurons jamais ce qu'est la matière. Nous savons en quelque manière ce qu'est l'homme, nous ne savons point ce qu'est l'animal. C'est affirmer en outre que le moins peut produire le plus, c'est-à-dire qu'il peut y avoir dans l'effet quelque chose de plus ou quelque chose d'autre que dans la cause, ce qui est contraire aux lois les plus élémentaires de l'esprit humain. C'est la même faute que commet ce qu'on appelle la morale évolutionniste, lorsqu'elle veut expliquer le dévouement par l'égoïsme des instincts. La question de la descendance des êtres n'est donc point identique avec celle de leur origine première ou de leur nature.

Enfin, parce qu'on a compris *comment* les êtres se produisent, cela ne veut pas dire qu'il soit inutile ou absurde de rechercher *pourquoi* ils naissent ou ils existent. Ce sont deux problèmes différents et la solution de l'un ne dispense point de chercher celle de l'autre. A supposer que l'œil des

animaux supérieurs et de l'homme se soit développé, par voie d'adaptation successive, de la simple tache qui en occupe la place dans les êtres inférieurs, il ne résulte point que l'œil ne soit pas fait en vue de la lumière ni dans le but de percevoir les couleurs et les objets.

Il faut donc hardiment retrancher de la doctrine de l'évolution tout ce qui n'y appartient pas et qui tend à confondre une thèse d'histoire naturelle avec une thèse métaphysique. Beaucoup, je le sais, tiennent très fort à cette confusion et parmi eux se trouvent, chose étrange, quelques-uns des adversaires les plus déclarés de la métaphysique. Les uns y tiennent pour pouvoir condamner le transformisme au nom des principes spiritualistes. Les autres y tiennent tout autant pour pouvoir battre en brèche le spiritualisme au nom de la doctrine de l'évolution qui est, dit-on, le dernier mot de la science. Les uns et les autres commettent, sans s'en douter, la même erreur, celle de confondre ce qui devrait rester distinct. Frères ennemis, ils commencent, pour se combattre, par se placer sur le même terrain, et ce terrain est celui d'une commune méprise.

III

Ceci nous a conduits à la dernière partie de notre étude : la comparaison entre les données du transformisme et celles de la théologie, spécialement de la théologie chrétienne.

S'il faut, comme nous venons de le voir, retrancher des premières les thèses métaphysiques qu'on y a souvent associées indûment, il en reste, avec une ample collection d'observations, une hypothèse appartenant exclusivement au domaine de l'histoire naturelle et portant sur la manière en laquelle la vie se manifeste et se développe sur notre globe. Or, à ce titre, le transformisme n'est point incompatible avec les données de la théologie : il ne les infirme pas plus qu'il ne les appuie ou ne les réclame.

Que veut, en effet, la théologie ? Rendre compte d'un fait — ou d'un ensemble de faits, si vous aimez mieux — tout comme les sciences physiques et naturelles. Seulement ces faits sont

d'un autre ordre que ceux dont ces sciences s'occupent. Ce sont les faits religieux, tels qu'ils se sont produits dans l'histoire, tels qu'ils se produisent dans le sanctuaire de la conscience individuelle. Remarquons-le en passant, la religion, non pas seulement telle qu'elle s'est manifestée à une époque de l'histoire, mais telle qu'elle existe dans la conscience humaine sous la forme du sentiment religieux, est un fait incontestable dont aucun esprit sérieux ne peut vouloir se débarrasser en l'ignorant ou en le reléguant dans le monde des chimères.

Or, que suppose le sentiment religieux et, plus spécialement, le sentiment chrétien relativement aux objets dont nous nous entretenons aujourd'hui, c'est-à-dire à l'origine du monde, de la vie, de l'homme, à la nature de celui-ci et à ses destinées ? Et, par conséquent, quelles sont, à cet égard, les thèses de la théologie ? — Que le monde est une création, c'est-à-dire qu'il a sa cause unique dans la volonté toute-puissante d'un esprit infini qui lui a donné l'existence, qui lui a marqué son but et dont les lois de la nature expriment la pensée.

Ces données sont en contradiction évidente avec une philosophie qui enseigne que le monde est dû à l'action plus ou moins fortuite de causes purement matérielles, que la vie s'y développe uniquement en vertu des mêmes causes, sans plan et sans but. Mais ici, nous ne saurions trop le répéter, il ne s'agit pas de cette philosophie, il s'agit seulement d'une manière de comprendre et d'expliquer comment, en fait, les choses se sont passées. Or, que la création ait eu lieu par le moyen d'une série d'actes créateurs entièrement distincts les uns des autres, comme le veut l'opinion traditionnelle, ou bien sur la voie d'une évolution graduelle, d'une transformation successive des espèces, cela n'importe point à la théologie. La première hypothèse ne relève pas plus la gloire du Créateur que la seconde ne la diminue. Elles sont différentes, voilà tout. Ce n'est pas sur le terrain religieux, c'est par une étude attentive, patiente et complète des faits que la question devra être tranchée.

Mais il y a, dit-on, le récit biblique de la création. Ce récit

exclut la théorie de la transformation des espèces. Pour qui respecte l'autorité de la Bible, la question est donc définitivement résolue. On pourrait répondre que l'auteur de la Genèse n'a pas voulu faire de l'histoire naturelle et qu'il n'est, par conséquent, ni darwiniste ni antidarwiniste. Ce serait cependant se contenter, me paraît-il, à trop bon marché. Il est certain que si l'on prend le récit de la Genèse au sens littéral, comme l'expression matérielle des faits, il est difficile de l'accorder avec les thèses du transformisme. Mais cette interprétation a contre elle les textes eux-mêmes.

Et d'abord, il y a dans la Genèse deux récits de la création — chap. I^{er} et II — qui diffèrent par plus d'un détail. S'il faut les prendre dans le sens littéral, auquel faudra-t-il donner la préférence ? Puis, pour nous en tenir au plus détaillé de ces deux récits, celui du chap. I^{er}, il renferme nombre de traits qui ne peuvent évidemment être pris à la lettre. Ainsi déjà les six jours de la création. Ainsi l'expression : *Dieu dit*. Ainsi cette autre expression : *Dieu regarda tout ce qu'il avait fait...* C'en est assez, je pense, pour montrer que nous n'avons pas affaire ici à un exposé scientifique des faits, à un procès-verbal de la création, mais à un récit symbolique, exprimant sous la figure à la fois la plus simple et la plus vraie — celle d'un ouvrier qui accomplit en une semaine sa tâche — ce grand principe que le monde est l'œuvre du Créateur, qui l'a tiré du néant et qui l'a fait devenir ce qu'il est par une série de progrès successifs.

Par quels procédés l'action créatrice s'est-elle accomplie ? La Genèse ne le dit point et l'auteur, sans doute, ne s'en est absolument point mis en peine. Nous savons bien qu'on a souvent soutenu l'opinion contraire, nous savons bien que, en partant de cette supposition, on a maintes fois essayé de prouver jusque dans le détail l'accord de la Bible et de la science, comme on dit. Nous savons qu'on a écrit là-dessus de gros livres et qui passent pour très profonds. Mais tout ce travail nous paraît être en pure perte, parce qu'il repose sur une base fausse, qu'il part d'une supposition erronée. Les divergences inconciliables des interprètes qui s'y sont adonnés suffiraient à le prouver.

Les théologiens et les naturalistes ont, les uns et les autres, mieux à faire que cela.

Voilà pour la création, prise dans son ensemble. Venons-en à l'homme. La théologie chrétienne suppose que l'homme est un être libre, doué d'un esprit distinct de la matière et impérissable, destiné à faire le bien mais capable de faire le mal, responsable par conséquent de ses actes, image dans le monde fini de l'esprit infini.

Ces thèses-là, qui sont au fond celles de toute philosophie spiritualiste, ne peuvent s'accorder avec celles du matérialisme, — du monisme, comme on dit aujourd'hui, — qui ne voit dans l'activité de la pensée et de la volonté qu'une manifestation fatale des forces de la matière, produisant, suivant le cas, ce que nous appelons le bien et le mal, le vice et la vertu, comme elles produisent la beauté et la laideur, la gazelle et l'hippopotame. Mais, encore une fois, le transformisme lui-même n'est pas plus matérialiste qu'il n'est spiritualiste. Il prétend que l'homme descend du singe et c'est abominable, dit-on. Mais il a le droit de dire à ses adversaires : Vous, d'où pensez-vous qu'il descend ? D'un morceau de limon, pétri par la main divine ? Cela vaut-il mieux ? Et qu'est-ce que le singe, sinon du limon organisé ? D'ailleurs l'action créatrice qui, d'un singe, aurait fait un homme, ne serait pas moins admirable que celle qui l'aurait tiré de la boue de la terre.

La question n'est pas là. Elle n'est pas de savoir comment l'homme est né sur la terre, — que les naturalistes nous le disent quand ils le pourront, — mais bien de savoir ce que l'homme est. L'homme n'est-il qu'un animal n'ayant que des instincts, sans liberté, sans responsabilité, ou bien est-il autre chose ? Or, pour y répondre, il faut, non pas remonter aux origines de l'espèce humaine, qui seront peut-être toujours obscures, mais interroger l'homme lui-même, interroger l'histoire et notre conscience.

L'histoire, pour ne citer qu'un seul exemple, montre dans la race humaine une faculté de progrès que les animaux, même les plus parfaits, ne possèdent point. Les éléphants et les chiens d'aujourd'hui ne sont pas plus intelligents que ceux d'autre-

fois ; les abeilles et les fourmis ont su dès le premier jour élever leurs étonnantes constructions, mais depuis elles n'ont, que nous sachions, rien appris de plus et sans doute elles n'apprendront jamais rien. Et tandis que le singe qui, tout petit, charmait par sa gentillesse, s'hébéte en grandissant et devient une brute, l'enfant qui, au seuil de la vie, semblait n'être guère plus qu'un animal, devient un homme et peut-être un génie. La remarque est d'un darwiniste convaincu et très peu suspect de faiblesse pour les théologiens, M. Oscar Schmidt¹. « Le singe en grandissant, dit-il, devient plus animal, l'homme, plus humain. » Cela seul suffirait à montrer la distance énorme qui sépare l'homme de l'animal.

Il y a plus. Rentrez en vous-mêmes. Prêtez l'oreille à la voix du remords qui, trop souvent, par malheur, retentit dans le secret de votre cœur. Pourquoi vous affligez-vous et avez-vous honte de cette bassesse que vous avez commise, quand personne, pourtant, ne l'a connue et ne vous la reproche, quand l'opinion générale vous est toute favorable et que vous pourriez marcher la tête haute au milieu des hommes, si ce n'est parce que, malgré vous peut-être, vous vous sentez coupables ? Et qu'est-ce que se sentir coupable sinon sentir qu'on a mal fait quand on aurait *pu* et qu'on aurait *dû* bien faire, sentir qu'on est libre et qu'on a fait mauvais usage de la liberté ? Nous savons bien qu'on a essayé d'expliquer le remords autrement, par le dépit, le désagrément ou l'ennui que cause le mal. Cette explication-là peut rendre compte de certaines formes du remords, qui en ont l'apparence plutôt que la réalité, elle n'explique pas le cri de la conscience. Or ce cri de la conscience, vous aurez beau écouter attentivement, vous ne le surprendrez jamais chez l'animal.

M. Darwin, il est vrai, croit l'avoir trouvé dans le chien et spécialement dans le chien d'arrêt. « Un chien d'arrêt, dit-il², *si toutefois il était capable de réfléchir sur sa conduite passée*, pourrait se dire : j'aurais dû tomber en arrêt devant ce lièvre,

¹ Oscar Schmidt, *Descendance et darwinisme*, pag. 258, seconde édition.

² Ch. Darwin, *la Descendance de l'homme*, II, pag. 413, traduction Moulinié.

au lieu de céder à la tentation de lui donner la chasse. » Mais, après tout, cette boutade n'est peut-être pas autre chose qu'une aimable mystification à l'adresse des lecteurs trop crédules. Remarquons ces mots caractéristiques : « S'il était capable de réfléchir sur sa conduite passée. » Mais c'est justement ce qu'il n'est pas. S'il avait une conscience, il aurait une conscience, c'est évident. Mais alors aussi il serait un homme et non pas un chien, dût-il continuer à marcher à quatre pattes.

Nous savons encore qu'on a voulu expliquer la conscience par les habitudes héréditaires, par les mœurs, par l'éducation. Nous ne nions point que ces divers facteurs ne contribuent à la développer. Mais d'où viennent ces habitudes, ces mœurs et cette éducation si ce n'est du germe même de la conscience, et comment l'auraient-elles éveillé, s'il n'avait été là ?

Nous pourrions multiplier les exemples ; nous avons voulu nous borner à relever les plus frappants. Il est certain que l'activité de l'animal offre quelque ressemblance avec celle de l'homme : elle en est comme un symbole obscur et incomplet, de même que la vie de la plante est un symbole obscur de celle de l'animal. Il est possible encore que l'homme soit issu de l'animal, mais il est autre chose que lui, et c'est assez.

On pourrait être tenté d'objecter, ici de nouveau, le récit de la Genèse. Toutefois cette objection n'aurait de valeur, comme lorsqu'il s'agit de la création en général, que si ce récit devait être pris à la lettre. Or nous avons vu qu'il n'en est rien et que, si même nous ne pouvons séparer aujourd'hui le symbole de la chose signifiée et faire la part exacte de l'un et de l'autre, nous sommes bien en présence d'un récit symbolique. Comment entendre autrement des expressions telles que celles-ci : *Dieu dit : Faisons l'homme à notre image ; Dieu forma l'homme de la poudre de la terre... il souffla dans ses narines une respiration de vie...* Personne aujourd'hui, que nous sachions, ne songe à les entendre littéralement.

A la question de l'origine ou plutôt de la nature de l'homme se rattache naturellement celle qui est relative à son état primitif. C'est ici, entend-on répéter souvent, que se révèle l'irréconciliable antagonisme entre la théologie et le transformisme.

La théologie, en effet, dit-on, suppose que l'homme, aux premiers jours de son histoire, tel qu'il était sorti des mains du Créateur, était un être accompli, orné de tous les dons de l'intelligence et du cœur, parfaitement pur, entièrement juste, infiniment supérieur à ce qu'il est aujourd'hui. La doctrine de l'évolution, qui fait sortir l'homme de l'animal, suppose au contraire qu'il a commencé par un état de grossièreté, de sensualité et de sauvagerie, duquel il s'est élevé par degrés à l'état actuel.

Lorsque la question est posée en ces termes, l'opposition entre les deux points de vue est évidente. Mais, en ces termes, la question est mal posée. Pour ce qui concerne la science, d'abord, nous venons de voir que, à supposer même que l'homme soit issu de l'animal, il est plus, il est autre chose qu'un animal. Il y a en lui des aptitudes, des facultés qui le distinguent absolument de celui-ci. Elles peuvent n'exister encore qu'en germe, à l'état latent, comme chez l'enfant. Elles n'en sont pas moins là, et il faut en tenir compte, sous peine de faire de l'arbitraire et non plus de la science. Quant à la théologie, je sais bien qu'une certaine théologie, très répandue et très respectable assurément, — c'est celle des confessions de foi de la Réforme, — enseigne que l'état primitif de l'homme était un état de perfection intellectuelle et morale. Mais cette thèse n'est d'accord ni avec les faits ni avec les récits bibliques et il faut que la théologie y renonce, sous peine de méconnaître les uns et les autres.

En effet, l'état actuel de l'homme est incompatible avec la supposition de la perfection originelle. Remarquez que nous disons de la *perfection* originelle, non de l'innocence, ce qui est tout autre chose. Parfait au début, l'homme ne serait pas tombé, comme il l'a fait, ou bien si, par impossible, il était tombé, sa chute eût été bien plus profonde encore qu'elle n'est, et il n'y aurait pas pour lui possibilité de relèvement : ce serait la chute consciente et réfléchie d'un être qui veut le mal et qui le commet exprès, ce serait le mal absolu. Je n'insiste pas : le temps et le sujet de cette conférence ne nous permettent pas de poursuivre. Mais il y a plus : statuer la per-

fection morale, la sainteté, comme point de départ, c'est méconnaître la vraie nature de l'homme et la vraie nature de la liberté. La sainteté est le produit d'un travail, d'une activité de la volonté décidée à réaliser le bien : autrement elle n'est plus la sainteté. Elle est un point d'arrivée, non un point de départ. Enfin la théorie de la perfection originelle n'est point d'accord avec les récits bibliques.

D'après les premiers chapitres de la Genèse, l'homme, vivant en Eden, n'est point mauvais assurément, car il converse avec Dieu qui l'a créé et qui le bénit ; mais il n'a pas encore le sentiment de la pudeur, car Adam et Eve n'ont pas de vêtements et ils n'en ont point honte ; il ne connaît pas encore le bien et le mal, car il y a dans le paradis un arbre au moyen duquel il doit apprendre à les connaître et à les distinguer. C'est un état d'innocence, dont l'innocence relative de l'enfant offre une analogie, ce n'est pas la perfection ni la sainteté. Cette interprétation, au reste, était déjà celle de saint Paul. « Ce qui est spirituel, dit-il, n'est pas le premier, c'est ce qui est animal — par où il n'entend pas l'animalité pure, mais un état de faiblesse morale et d'imperfection — ce qui est spirituel vient après. » (1 Cor. XV, 46.) Il y a donc sur ce point à modifier sérieusement les données théologiques usuelles.

Mais, à ce compte, il n'y a plus d'opposition de principe entre la théologie et la science naturelle, même avec l'hypothèse du transformisme. Supposez que celle-ci ait raison lorsqu'elle fait descendre l'homme d'un singe, ou d'un mammifère ayant une queue et des oreilles pointues, voire d'un organisme beaucoup plus primitif, ascidie, monère ou bathybius, on sera en droit d'en conclure que l'homme ne peut pas avoir commencé par la perfection, mais on n'est point fondé à en déduire qu'il n'est pas un homme. Or la théologie n'en demande pas davantage : le reste lui importe peu.

Il reste, dans cet ordre d'idées, une dernière question à traiter, celle de la destinée future de l'homme. La théologie chrétienne, d'accord avec la philosophie spiritualiste, enseigne la permanence de l'âme individuelle, de la personnalité. La doctrine de l'évolution ne suppose-t-elle pas plutôt que les in-

dividus dont se compose l'espèce humaine, sortie des entrailles de la nature, n'ont pas plus de durée que ceux dont se composent les espèces végétales et animales, formes passagères dont l'espèce a besoin pour un temps et qui doivent disparaître sans retour quand elles ont joué leur rôle ? Personne ne songe à revendiquer l'immortalité pour la fleur que coupe en passant la faux du moissonneur ou pour le papillon que déchire la main insouciant de l'enfant qui le poursuit. Pourquoi l'homme prétendrait-il à mieux ?

Cette question dépasse évidemment l'horizon de la science naturelle. Elle a à se préoccuper de ce qui est, de l'organisme qui entre dans le champ de ses expériences, non de ce qui sera et de ce qui ne peut être un objet d'observation. Elle oublie donc ses limites quand elle prétend la résoudre. Cependant il y a, entre les diverses branches des connaissances humaines, une connexité si étroite, il est si naturel à notre esprit de chercher à tirer les conséquences philosophiques des faits qu'il étudie que nous ne pouvons guères nous contenter de cette simple observation. Il est certain que, si l'humanité ne constituait qu'une espèce comme tant d'autres, un des anneaux de la chaîne immense des êtres qui vivent sur notre globe, il serait difficile, en partant des données du transformisme, d'attribuer à cette espèce, et par conséquent aux individus qui en font partie, une existence permanente, une valeur absolument durable.

Mais l'humanité n'est point cela. Elle n'est pas, comme les autres espèces, un simple point de transition, une étape dans le développement de la vie sur la terre. Elle en est la forme suprême, celle vers laquelle convergent et où aboutissent toutes les autres, celle dans laquelle l'esprit, que nous n'apercevons ailleurs que comme une puissance obscure et inconsciente, présidant sans le savoir aux lois de l'être, acquiert la conscience de soi et devient lui-même. A ce compte, on ne voit pas pourquoi les individus dans lesquels l'esprit s'est ainsi réalisé pleinement en entrant en possession de soi-même n'auraient pas une durée permanente, quand même ceux des espèces inférieures ne vivent que pour un temps et sont destinés à disparaître sans retour. La science naturelle

ne peut pas le prouver, soit qu'elle parte des données évolutionnistes, soit qu'elle parte du principe de la fixité des espèces. Mais elle n'a nulle raison de le nier, pas plus au nom de la première de ces suppositions que de la seconde : c'est ce qu'il fallait montrer.

En résumé, si les données de la théologie chrétienne sont absolument incompatibles avec celles de la philosophie matérialiste qu'on a souvent indûment identifiée avec le transformisme, elles ne le sont pas avec celles du transformisme lui-même. Hypothèse ingénieuse et digne d'être prise en sérieuse considération, la doctrine de l'évolution est loin d'être encore suffisamment établie par les faits et absolument prouvée : il importe de ne pas l'oublier. Mais à supposer qu'elle le soit un jour, ce jour-là la théologie n'aura pas cessé de vivre. Les craintes de ceux qui le redoutent pour elle et les espérances de ceux qui y comptent pour s'en débarrasser sont également chimériques.

La théologie et la science naturelle ont chacune leur domaine et leur méthode qu'il ne faut pas essayer de confondre et qu'il ne faut pas vouloir opposer. Mais, sur des routes diverses, l'une et l'autre poursuivent le même but, la vérité. Le savant, quel qu'il soit, qui chercherait autre chose, serait indigne de son nom. Qu'elles travaillent, chacune dans sa sphère : elles n'ont rien à redouter l'une de l'autre, elle n'ont qu'à rivaliser de sérieux, d'application, de conscience.

Les voyageurs qui gravissent une cime escarpée peuvent y monter par des chemins divers. Ils peuvent, en montant, se perdre de vue. Les uns peuvent croire les autres égarés ou perdus parce qu'ils ne les voient plus. Tous montent cependant. Ils vont lentement, reculant parfois, soupirant, mais sans se lasser et sans désespérer, les yeux tournés en haut. Et l'heure vient, enfin, où, sur le sommet, dans l'étincelante lumière, ils se retrouvent et se saluent avec bonheur. Ainsi de ceux qui cherchent la vérité. Verrons-nous le jour où ils se rencontreront sur les lumineux sommets ? Nous ne savons. Mais nous savons que ce jour viendra, et cela nous suffit.

H.-F.-E. DuBois.